



HAL
open science

Qu'est-ce que la pluralité apporte dans la réflexion sur le vivant ?

Sylvie Pouteau

► To cite this version:

Sylvie Pouteau. Qu'est-ce que la pluralité apporte dans la réflexion sur le vivant ?. La relation Homme-Plante. Quelles méthodes pour renouveler notre approche du monde végétal ?, PEUV, pp.53-62, 2012, EMERGENCE. hal-04202026

HAL Id: hal-04202026

<https://hal.inrae.fr/hal-04202026>

Submitted on 11 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La relation Homme-Plante

Quelles méthodes pour renouveler notre approche du monde végétal ?

Collection EMERGENCE – parution 2012 – 64 pages

PEUV Pour l'Emergence d'une Université du Vivant

ISBN : 978-2-9542116-0-2 – EAN : 9782954211602

Réalisation : MABD, BEDE

<https://www.bio-dynamie.org/>

Le travail présenté dans ce livret est le fruit des travaux réalisés lors de deux séminaires sur le thème de la Relation Homme-Plante : 1) 16 et 17 décembre 2009, organisation par PEUV à l'INRA de Versailles (78) ; du 2 au 4 mai 2011, organisation par le MABD à Mittelwihr (68).

Cet ouvrage réalisé par le MABD (Mouvement de l'Agriculture Bio-dynamique) et BEDE (Biodiversité : Echanges et Diffusion d'Expériences) s'inscrit dans un projet transversal entre plusieurs organisations impliquées dans la création d'une plateforme d'échanges et de recherche sur une connaissance et une utilisation respectueuse du vivant. Les interactions entre les êtres humains et les plantes, au travers des expériences croisées de spécialistes d'origines très variées et dans un cadre social innovant, sont au cœur d'un processus de renouvellement de notre approche du vivant.

Rédaction

Martin Quantin, Jean-Michel Florin, Sylvie Pouteau, Christian Escriva et Pierre Dagallier.

Avec la contribution de Véronique Chable, Pedro Ferrandiz, Marc Belbéoch, Christine Sutter-Picariello, Jean-Patrick Costa, Ulrich Rampp, Annie Coustoulin, François Couplan et Jean-Paul Gelin.

Soutien financier

Fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme, et Fondation Denis Guichard

L'association PEUV

Pour l'Emergence d'une Université du Vivant (PEUV) est une association loi 1901, créée en 2009, dont l'objet est la création d'une "Université du Vivant", envisagée comme un espace d'échange, de recherche et de formation ayant pour vocation de contribuer :

- au développement de connaissances sur la nature spécifique du vivant en établissant les bases épistémologiques et expérimentales nécessaires, en puisant à des sources d'inspirations philosophiques diverses et en favorisant le débat et la rencontre des points de vue ;
- au partage, à l'échange, l'accueil et l'appui pour une recherche autonome, indépendante, en privilégiant une co-construction plurielle et participative des savoirs ;
- au développement de principes éthiques d'action, d'orientation et de conseil qui respectent l'intégrité du monde vivant et la liberté de pensée et d'initiative des chercheurs et de tous les individus concernés.

Un projet transversal est composé de divers événements, formations, séminaires, colloques, organisés par les organisations réunies dans PEUV.

"EMERGENCE" est la collection de livrets issus de ces rencontres, dont le présent ouvrage fait partie.

Qu'est-ce que la pluralité apporte dans la réflexion sur le vivant ?

Sylvie Pouteau, IJPB, INRA, Versailles

Présidente de l'association Pour l'Emergence d'une Université du Vivant

In « La relation Homme-Plante. Quelles méthodes pour renouveler notre approche du monde végétal ? », Collection EMERGENCE, PEUV, 2012, Chapitre pp. 53-62

3. Faire évoluer les connaissances : le relationnel au cœur de la question épistémologique

Après avoir rencontré une telle diversité d'approches du monde des plantes et plus généralement du vivant, notre sentiment d'admiration et d'étonnement pour les mystères de la nature se trouve décuplé. Chaque investigateur, avec son regard particulier, a permis de mettre en relief des qualités que d'autres n'avaient pas vues ou pas perçues de la même façon, enrichissant ainsi la contemplation des mystères de la nature. S'étonner de ce que les choses sont ce qu'elles sont, telle est la base de la philosophie pour Aristote¹. L'étonnement est donc au commencement de la pensée philosophique et de sa consœur la science. Mais aujourd'hui, l'être humain ne se satisfait plus de la dimension esthétique de l'étonnement et pense même détenir une méthode universelle pour répondre à la question de ce que sont les choses : ce qui est mystérieux est à l'intérieur des choses, dans leurs parties. Cette perspective atomiste (ou réductionniste) de la science oriente le regard et le questionnement vers des parties toujours plus petites et nombreuses. Mais ceci suffit-il pour expliquer l'étonnement ? S'étonner suppose de faire l'expérience que l'on ignore quelque chose. D'où nous vient la capacité de faire cette expérience ? Et pourquoi sommes-nous en mesure de la renouveler toujours et à nouveau, et cela en dépit de l'avancée des connaissances, par exemple la découverte des cellules ou du fonctionnement moléculaire ? Au fond, on peut se demander si la science atomiste ne fait pas qu'attiser notre curiosité sans jamais la satisfaire complètement. Ainsi se creuse toujours plus le fossé entre ce que nous percevons et qui nous étonne – des expériences sensibles et psychiques – et ce que nous concevons et qui nous étonne tout autant – des idées et des idéaux. Ce paradoxe devient évident lorsqu'on considère la pluralité des expériences du monde végétal, ce qui conduit à s'interroger : en quoi cette pluralité peut-elle contribuer à élargir la perspective épistémologique sur le vivant et quels développements et/ou recherches peuvent être envisagés ? A ce stade, les questions sont multiples et il n'est encore possible que d'ébaucher une première synthèse. Sans prétendre à l'exhaustivité ni à fournir une vision achevée, cette dernière partie a pour objectif de faire ressortir certains éléments marquants, qui pourront servir à prolonger la réflexion plus avant.

3.1 Qu'est-ce que la pluralité apporte dans la réflexion sur le vivant ?

par Sylvie Pouteau, chercheuse à l'INRA

et présidente de PEUV

Le thème de la relation homme-plante a émergé des réflexions menées par PEUV dans la perspective de créer une Université du Vivant. Ce choix s'explique par le fait que les fondateurs de PEUV sont en majorité des organismes proches ou directement impliqués dans l'agriculture biologique et la protection de l'environnement, notamment dans le domaine végétal. On peut par ailleurs noter que certains membres avaient participé plus ou moins directement à une réflexion sur les modes d'interaction avec les plantes, notamment lors de deux colloques internationaux organisés par le Forum International sur le Génie Génétique (Ifgene)². Il faut aussi souligner un intérêt certain pour l'approche scientifique de Goethe, qui rappelons-le est le fondateur de la morphologie végétale. Mais au-delà de ces explications

¹ Aristote, *La Métaphysique*.

² Heaf D, Wirz J coord. (2001) *The Intrinsic Value and Integrity of Plants in the Context of Genetic Engineering* ; . (2002) *Genetic engineering and the intrinsic value and integrity of animals and plants*. Actes de deux colloques Ifgene, éd. Ifgene, Royaume-Uni.

historiques, on peut aussi se demander si le choix de ce thème ne répondrait pas à des motivations plus profondes : la question de la relation homme-plante ne porte-t-elle pas en germe un renouvellement important de notre représentation du vivant ? En effet, cette question implique tout d'abord d'abandonner l'animal comme repère classique d'un vivant somme toute très proche de nous, au profit du végétal si différent qu'il semble à certains plus proche des pierres. De plus, parce qu'elle est posée en termes relationnels, la question posée oblige à se placer sur le terrain d'une implication personnelle, en tant que faisant constitutivement partie de l'expérience relationnelle. Force est de reconnaître qu'aucun champ disciplinaire n'est actuellement capable de répondre à une telle question et c'est ce qui en fait toute son originalité. Il fallait inventer une nouvelle approche pour l'aborder, à commencer par chercher quelles connaissances seraient capables de rendre compte d'une réciprocité relationnelle. La démarche scientifique actuelle s'étant fondée sur une négation de l'interaction, on comprend pourquoi ce sont avant tout des investigateurs non académiques, ou non conventionnels, qui ont pris le parti et surtout le risque de s'y aventurer. On peut tenter de synthétiser l'approche expérimentée au cours des deux séminaires sur la Relation homme-plante selon trois éléments de méthode : i) identifier ces expérimentateurs « interactionnels » issus des horizons les plus divers (agriculture-boulangère, arboriculture, biodynamie, production de semences, génétique, sélection participative, botanique, pharmacie, ethnologie, parfumerie, herboristerie, médecine, vétérinaire, élevage, enseignement, formation, philosophie, informatique, photographie, peinture, eurhythmie), ii) rassembler une très grande diversité d'approches, et iii) assurer le respect d'un pluralisme des échanges. Il n'est pas commun de se donner de telles conditions pour réfléchir à une question et, en voyant l'horizon s'ouvrir à mesure qu'on progresse, on pourrait craindre de jamais pouvoir en tirer une synthèse. Pourtant, si l'on s'attache à l'expérience pluraliste plutôt qu'aux contenus spécifiques des diverses communications, il devient possible de dégager quelques grandes lignes et de leur apporter une justification philosophique. Les questions de fond auxquelles l'expérience pluraliste nous confronte sont au moins de trois sortes :

- la question du rapport moral ou éthique vis à vis du monde végétal. Cette question renvoie à la fois au sentiment éthique individuel, mais aussi aux normes collectives de comportement avec les plantes.
- la question du rapport cognitif avec des êtres qui sont vivants et qui engagent notre sensibilité. Cette question fait appel à nos capacités individuelles de perception tout autant qu'à notre capacité d'analyse et de mutualisation de connaissances partagées.
- la question des rapports sociaux qui s'élaborent avec et par les plantes. Cette question concerne les modes d'organisation des communautés humaines dans leur relation harmonieuse avec la nature, avec une perspective de développement durable et d'équité sociale.

• Question morale : ce qui fonde la relation Homme-Plante

La question de la relation homme-plante participe de l'esprit du temps, qui consiste à remettre en cause l'attribution d'une valeur morale aux seuls êtres humains – ce qui caractérise l'« anthropocentrisme » – et à s'interroger sur les responsabilités morales que nous avons envers la nature, la terre, les êtres vivants. Les éthiques environnementales se sont développées dans les années 1970 pour tenter de répondre à ces questions. Ainsi, le « biocentrisme » vise à élargir la communauté morale à l'ensemble des êtres vivants sur la base du critère de vie ; de son côté l'« écocentrisme » préconise un élargissement à l'ensemble des écosystèmes sur le critère d'intégration globale, d'interactions multiples et d'interdépendance. Ces éthiques environnementales participent au développement d'une éthique de la biodiversité. C'est aussi avec leur apport qu'une éthique spécifiquement animale s'est développée depuis de nombreuses années. Mais qu'en est-il d'une éthique spécifiquement végétale ? L'idée d'un *élargissement du cercle moral à la plante* est assez récente. Etant inscrite dans le droit suisse depuis 1992, cette question a fait l'objet en 2008 d'un avis de la Commission fédérale d'Éthique pour la biotechnologie dans le domaine Non-Humain (CENH) : « La dignité de la créature dans le règne végétal », avis qui a d'ailleurs fait couler beaucoup d'encre. A ce stade toutefois, la réflexion morale est encore très rudimentaire pour ce qui concerne les plantes.

Au lieu d'adopter une approche légale visant à définir des obligations formelles envers des tiers, on peut se tourner vers l'expérience concrète que suscitent les plantes en nous. L'idée de relation, qui fait appel à une proximité et une familiarité, prend ici toute son importance : elle place la plante et l'être humain en vis-à-vis, comme des partenaires, avec des interactions, des échanges et des influences réciproques. Pour pouvoir parler de relation, il faut nécessairement dépasser une approche purement utilitariste et anthropocentrique : voir la plante non plus comme un vivant objet, ressource, ou matériau, mais comme « un autre » qui engage notre responsabilité morale par rapport à nos intentions et nos actions. Mais la question de « l'autre » n'est pas simple : dans le cas de l'animal, c'est surtout la proximité avec l'être humain (« un autre » qui nous ressemble) qui agit comme facteur de prise en compte, notamment sur le critère de sensibilité. Dans le cas de la plante, une perspective anthropomorphique, qui aboutirait à une personnification de la plante, est beaucoup plus difficile à faire valoir. Il existe bien sûr des personnes ou des cultures disposées à conférer des attributs humains aux plantes. Mais on peut ignorer le fait que la notion de personne ou de dignité ne s'applique à l'heure actuelle qu'aux seuls humains. Ceci explique que l'article de la Constitution suisse – stipulant que l'on doit prendre en compte la dignité de la créature pour ce qui concerne les animaux, les plantes et les micro-organismes – ait été vivement contestée, notamment parce qu'elle supposerait implicitement une personnification juridique des êtres vivants non-humains. Le rapport sur « La dignité de la créature dans le règne végétal » a d'ailleurs valu à la CENH et à la nation suisse le prix Nobel parodique (Ig Nobel Prize) de la paix des

recherches les plus ridicules en 2008. Pour élaborer une éthique des plantes, il semble donc nécessaire d'explorer une nouvelle approche, prenant en compte l'altérité de la plante et reconnaissant celle-ci comme « un autre » dans toute son originalité. *Reconnaître l'autre dans son originalité* n'est pas une condition limitée aux seules plantes, finalement toute relation inter-individuelle se construit dans cette reconnaissance. Mais la plante rend cette condition plus insistante : c'est ainsi qu'on peut comprendre le choix de situer la réflexion dans le champ du *vécu* et de l'*expérience*, comme cela a été le cas au cours des deux séminaires sur la relation homme-plante. Ce choix n'a pas seulement une portée éthique, il sous-tend aussi une question de nature épistémique, concernant les connaissances dont on dispose sur les plantes, la façon de les acquérir, et finalement de re-connaître les plantes.

- **Question épistémique : ce qui a valeur de connaissance**

On ne peut invoquer une attention morale pour les plantes, un souci de leur respect, sans que l'on qualifie d'abord les plantes et ce qui nous attache à elles, au propre et au figuré. S'agit-il de plantes-concepts forgées par notre intelligence ou de plantes concrètes comme expérience du corps et des sens ? Un *ethos*, c'est-à-dire un sentiment moral ancré dans des traditions et des coutumes, s'élabore d'abord dans le ressenti, la sensibilité. Ce qui vaut comme connaissance à un temps donné ne peut contredire l'*ethos* qui fonde l'appartenance à un monde commun. Si l'on peut parler de monde commun, c'est toujours en regard de l'action concrète qui relie les choses entre elles et crée une multiplicité de plans de communications entre les êtres humains et entre toutes les entités du monde naturel. Entrer en relation sous quelque forme que ce soit suppose donc de participer à ce monde commun, de l'affecter et d'en être affecté. C'est ce que je décrirai en termes d'« efficience » ou d'« entrée efficace en contact (ou en relation) avec autrui (humain ou non-humain) ». « Faire » produit des « faits » : aussi trivial que cela puisse paraître, les faits ne sont pas faits avant d'avoir été faits. On peut ensuite réfléchir sur les faits pour établir des connaissances, mais il est essentiel de voir que ces faits changent aussi le monde à mesure qu'ils se font et nous affectent dans notre existence concrète, sensible et morale. Ce constat issu de la philosophie pragmatiste donne toute son importance au fait d'*être participant* à la connaissance des plantes. L'enjeu est de sortir d'une perspective extérieure – une « vision du dehors » – et de rechercher une « vision du dedans », ou une « vision ensemble » puisque tout communique à travers la participation.

Le thème de la relation Homme-Plante se trouve ainsi en résonance avec l'esprit du temps parce qu'il ouvre aussi sur la question des *savoirs partagés* et de la *co-construction des connaissances*, notamment au travers de la recherche participative et de la transdisciplinarité, c'est-à-dire de la transversalité sous ses diverses formes. Reconnaître des savoirs expérimentiels, qu'ils soient populaires, traditionnels, ou savants, est une condition au partage des connaissances. Cette reconnaissance implique que l'on repense la question de l'objectivité. Au sens habituel, les conditions posées par l'objectivation scientifique sont : l'occultation de l'expérimentateur, le recours à l'expérimentation, l'analyse. Ce sont en fait des conditions auto-limitantes. L'occultation de l'expérimentateur fait comme si nous n'étions pas là, elle dissimule les valeurs qui sont introduites dans la méthode de connaissance et fait comme si cette dernière était neutre. Elle disqualifie ainsi les savoirs intuitifs, sensibles, perceptifs, analogiques, et finalement le sens commun, ce qui a une portée sociale considérable et ne peut qu'engendrer des tensions. L'expérimentation légitime *a priori* l'intervention sur le vivant : objectif de connaissance et intention d'instrumentalisation sont ainsi confondus dès l'origine. Enfin, par nature l'analyse détruit la vie : elle permet d'identifier les parties constituantes, mais ne peut refaire ce que la vie a fait ; la synthèse est toujours artificielle, c'est-à-dire produite par l'artiste, l'artisan, ou l'ingénieur.

La participation nous invite à une nouvelle synthèse de ce qui a valeur de connaissance, une re-conciliation qui passe par la *multiplication des points de vue* et la *diversité des styles et des collectifs de pensée* : « sortir des sentiers battus » comme l'a exprimé un des participants. En première approche, les savoirs expérimentiels, ancrés dans des vécus et des expériences individuels, offrent une multiplicité de récits de la nature de la plante et de sa relation avec l'être humain, ce qui pourrait sembler difficilement conciliable avec un statut universel de connaissance. Mais dans cette diversité se dégagent en fait des principes généraux, qui peuvent venir compléter l'objectivité restreinte des approches analytiques.

a) *La contribution des facultés humaines : intuition, jugement esthétique, perception sensible et psychique.*

Ces facultés sont utilisées dans toutes les activités humaines, des plus banales aux plus spécifiques. Elles peuvent aussi être exercées et développées de manière rigoureuse, dans une direction précise, et validées collectivement. L'exemple type est celui de l'évaluation sensorielle, notamment celle du vin, mais on a vu ici que d'autres méthodes plus méditatives pouvaient être mises en oeuvre. L'utilisation rigoureuse de la perception sensible et du jugement esthétique peut-elle devenir une pratique courante et à quelles conditions ?

On peut commencer par se demander si l'utilisation des facultés humaines permet de connaître la nature propre de la plante dans son altérité, ou bien si elle fournit seulement un écho d'une partie de notre propre nature. Si l'on renonce à une « vision du dehors », c'est-à-dire une connaissance « sans nous », la question de savoir si l'on peut atteindre une vérité idéale des plantes demande à être posée. Comme l'a souligné une participante : « la relation homme-plante, c'est en fait la recherche de notre plante intérieure ». La réalité première de la plante se manifeste par et avec notre participation : notre « plante intérieure » signifie d'abord une expérience vécue concrètement,

individuellement. Avant d'être une catégorie intellectuelle que l'on peut décrire et nommer, la plante est *une catégorie de l'expérience relationnelle* vécue avec un corps et perçue avec un équipement sensoriel. Ce niveau d'expérience pré-intellectuelle ou même pré-linguistique fait que l'on peut dire comme l'a fait l'un des participants : « la plante pour moi, c'est quand j'étais tout petit, vivant dans un très grand jardin ». La vision d'une plante extérieure est une opération a posteriori de l'intelligence, qui construit une distance en décomposant la dimension relationnelle en ses deux termes analytiques : moi et la plante. Mais en réalité, nous faisons toujours partie de la plante perçue qui passe par une efficience, c'est-à-dire une entrée en relation efficace avec nous.

Peut-on fonder sur cette efficience la confiance que nous avons la capacité de devenir des instruments fiables pour percevoir les plantes ? Comme dans le cas de l'évaluation sensorielle, notre équipement sensoriel n'est-il pas ce qui nous rend capables, à égalité d'individu à individu, d'entrer efficacement et avec une parfaite précision en contact avec les plantes ? Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les animaux : ceux-ci disposent de savoirs comportementaux instinctifs très efficaces qui leur permettent de choisir les plantes qui leur conviennent pour se nourrir et se soigner. Mais à quelques exceptions près, il nous serait d'une utilité limitée de nous en remettre à notre instinct animal : les animaux ne font pas de pain, ni d'huile essentielle, ni de maison des semences. Nous n'avons donc pas d'autre choix que d'installer une conscience dans notre équipement sensoriel, c'est-à-dire de *penser l'action sensible en train de se faire*, en train de nous affecter. C'est à ce niveau que se situe la plus grande difficulté et que l'effort doit porter pour mettre à l'épreuve la validité des investigations menées. L'analyse aura sans doute sa part à jouer, mais on peut concevoir qu'il faudra d'abord un long apprentissage, un exercice assidu et sans cesse renouvelé pour développer des facultés assez précises pour saisir ce que la plante veut véritablement dire. Mais n'en est-il pas de même pour développer un « nez » de parfumeur, un « palais » de dégustateur, un « œil » d'esthète ?

b) *L'importance de propriétés subtiles, non réductibles, décrites avec des termes très divers : énergie, onde, vibration, force, éthérique, vitalité, âme, esprit.*

On peut penser que ces propriétés sont apparentées, mais leur nature reste difficile à cerner et leur explication est peu avancée. Leur détection se fait soit par des perceptions directes, soit par l'enregistrement de signaux à l'aide de méthodes dites « globales » comme les cristallisations sensibles, ou encore par l'effet produit sur la constitution et le comportement des plantes en l'absence de contact physique (exemples de l'eurythmie et des protéodies, voir les articles de Marc Belbéoch et Pedro Ferrandiz). Ces propriétés subtiles ont-elles des supports physiques, pouvant par exemple s'expliquer en termes de physique quantique ? Peuvent-elles être évaluées avec précision et quelles sont les méthodes les plus appropriées pour cela ?

On peut aussi se demander quelle est l'importance de ces propriétés subtiles pour renouveler notre relation avec les plantes et développer de nouvelles connaissances et des pratiques plus respectueuses. Si la plante n'a de réalité que par et avec notre participation, il faut en retour reconnaître que notre perception des plantes n'a de réalité que par et avec la participation des plantes. Nous sommes disposés, ou nous nous disposons, à être affectés parce qu'effectivement, affectivement, avec une efficience, la plante nous affecte. Cette *réciprocité relationnelle* peut sembler triviale, et pourtant l'entrée en relation est en général conçue avec une seule entrée : celle de l'être humain. En réalité, la plante de son côté agit également sur nous. D'une certaine façon, on peut dire que la plante nous hèle, nous interpelle et nous sollicite, tout particulièrement lorsqu'elle nous pose problème, par exemple par des défauts de croissance ou lorsqu'une greffe ne prend pas. On peut alors parler de « récalcitrance ». La récalcitrance de la plante constitue une question, une interpellation qui ne peut être résolue qu'en faisant cause commune avec la plante : on ne peut pas forcer une plante à pousser. La récalcitrance n'est pas que résistance ou force d'opposition, ce serait plutôt une forme de participation des plantes à la reformulation des questions à se poser. Plus généralement, on peut considérer qu'en tant qu'altérité, la plante nous pose toujours problème et que sa récalcitrance tient à ce que n'on ne peut la forcer à nous livrer ses secrets. C'est ce qui s'exprime esthétiquement comme une organisation, une cohérence, une intégrité, une harmonie. C'est aussi à un niveau plus élémentaire ce qui se traduit par une force, une attraction, une répulsion, une poussée. Personne ne voit la force et pourtant tout le monde la voit dans la façon dont elle affecte ce à quoi elle s'applique. Quelle que soit la nature du problème posé par la plante, ce qui se joue « entre » la plante et nous relève avant tout d'un *langage non articulé*, qui est fondamentalement de nature subtile. Le niveau relationnel s'inscrit spatialement mais ne peut être circonscrit dans l'espace : c'est ce que l'on peut traduire, en s'inspirant de l'esthétique, comme du « non visible dans le visible ». Peut-on en conclure que l'identification de propriétés subtiles, relevant d'une force ou d'une intégrité, serait la contrepartie incontournable d'une approche participative fondée sur la relation ? Peut-on voir dans de telles propriétés des descripteurs potentiels de l'intégrité de la plante, ou encore de sa santé, son harmonie, ses qualités ? L'importance de la question posée par la qualité des divers produits d'origine végétale, et la difficulté de la traiter de façon satisfaisante encore à l'heure actuelle, nécessite qu'une attention nouvelle soit accordée à l'utilisation de ces descripteurs non quantitatifs. De toute évidence des recherches préliminaires s'imposent, mais on peut anticiper que ces descripteurs pourraient à terme venir compléter ou même se substituer aux descripteurs quantitatifs utilisés par défaut pour évaluer la qualité.

- **Question sociale : ce qui motive des communautés**

Un constat s'impose : la réflexion sur la relation Homme-Plante a fait surgir en même temps un questionnement sur les relations entre les êtres humains. Les formes sociales qui ont été expérimentées lors des séminaires (mini-conférences, groupes d'échanges et World Café, tous en lien avec l'exercice d'une écoute empathique) sont venues faire écho à la recherche des relations qui se tissent entre les plantes et nous comme si les deux questions étaient inséparables. Du fait de l'altérité des plantes, on peut comprendre comme une nécessité le choix de croiser des expériences très diverses. De plus, la question de la relation en elle-même est de nature relationnelle. Mais peut-on aller plus loin et supposer que la plante, par ce qu'elle est en soi, porte la capacité d'induire des formes d'expérience collective ?

La relation homme-plante est motivée par des nécessités naturelles, mais aussi par des choix de valeur. L'exemple de la relation des êtres humains avec les plantes sauvages dans leur milieu en est une illustration (voir article de François Couplan). Le cas des palmeraies algériennes montre aussi le parallélisme qui s'instaure entre sociétés humaines et sociétés de plantes cultivées : les interactions établies avec les plantes reproduisent plus ou moins inconsciemment des schémas sociaux, calqués à l'origine sur une organisation féodale entre maître et esclaves dans les oasis³. *Ces motivations humaines inconscientes peuvent-elles être rendues conscientes ?* Ainsi, comment les plantes domestiquées ont-elles été choisies ? Y a-t-il un lien entre l'érosion de la biodiversité et le fait de ne cultiver que 27 espèces pour 90 % de nos besoins alimentaires ? On peut se demander si les formes de relation homme-plante actuelles sont encore capables de soutenir la pérennité des sociétés humaines, non seulement en termes de nécessité naturelle, mais aussi de sociabilité. Aussi comprendre le sens des communautés hommes-plantes apparaît aujourd'hui comme une question déterminante pour l'avenir. La sélection participative en fournit une illustration en posant en même temps la question du choix des plantes qui conviennent pour l'agriculture et de la façon dont ces plantes contribuent à faire un monde commun à travers le partage des semences. D'une façon plus générale, l'organisation et le mode de fonctionnement des plantes peuvent-ils inspirer de nouveaux modes de relation pour les sociétés humaines ?

Le langage non articulé des plantes participe d'un langage commun, que l'on peut traduire en termes de correspondances, d'analogies, de « signatures », un langage qui fait communiquer entre eux les êtres humains et non-humains. On peut considérer que les plantes ont une vie de relation, qui se manifeste par l'émission de signaux lumineux ou de substances volatiles, ou encore de propriétés plus subtiles. Les plantes exercent un attrait sur les êtres humains, mais cet attrait est-il seulement déterminé par des motivations humaines ? Sans pour autant personnifier les plantes, peut-on aussi considérer que les plantes ont des « motivations » – on parlera alors plutôt de « quasi-motivations » pour bien les distinguer des motivations humaines – pour constituer des communautés hommes-plantes ? *Quel peut-être le bénéfice des plantes dans la relation avec l'être humain ?* Il semble difficile de faire parler les plantes en leur attribuant de bonnes raisons de faire équipe avec les êtres humains. Mais du point de vue du monde commun où tout participe à travers de multiples interactions, on peut considérer que l'être humain apporte un *enrichissement des possibilités d'expression et de sociabilité* pour les plantes. Evaluer cet enrichissement du point de vue des plantes pourrait aussi se révéler déterminant pour envisager une *évolution soutenable des communautés hommes-plantes*. Ceci nous ramène à la question évoquée précédemment concernant l'évaluation possible de l'intégrité des plantes à travers des propriétés subtiles. Le bon sens ne suffit plus, la plante exige de nous un surcroît d'effort pour rester reliés dans des communautés viables. Il nous faut pour cela déplacer notre intérêt des choses isolées vers ce qui les relie de façon solidaire dans des liens imperceptibles, et pourtant perceptibles.

³ Voir le résumé de Bob Brac de la Perrière, premier séminaire sur la Relation homme-plante (2009) sur le site PEUV.